

James Turrell au septième ciel à Nantes

EXPOSITION Le Musée d'arts, flambant neuf, présente cette légende de l'art contemporain qui façonne la lumière.

I VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle
ENVOYÉE SPÉCIALE À NANTES

Il y a deux façons de s'approcher de James Turrell, 75 ans, légende de l'art contemporain que Nantes met fièrement au cœur de son Musée d'arts tout l'été. Au programme de James Turrell, l'expérience du temps qui passe, la visite du ciel, le réapprentissage du regard. Ses œuvres de lumière ne cessent de sidérer. De l'île de Naoshima, au Japon, au Lacma de Los Angeles avec la nuée rouge de *Breathing Light* en 2017. Du Guggenheim de New York transformé en citadelle de couleurs en 2013 au manoir anglais du Norfolk où le marquis de Cholmondeley lui a confié toute la partie est de Houghton Hall en 2015. Avec lui, toute une génération a réappris à lever les yeux pour regarder les nuages et les étoiles à travers ses *Skyspaces*, fenêtres ouvertes vers le cosmos soudain mis dans un cadre comme un tableau. Cette fascination collective demeure bien après la naissance de ces ovnis dans notre galaxie.

Premier chemin possible, suivre l'homme inaccessible comme les stars. Né à Los Angeles, ce héros américain a trouvé son biotope parfait, le ciel au-dessus du désert de l'Arizona que ne pollue pas la présence humaine. Aventurier, pragmatique, stratège, jupitérien, il nous apparaît sous sa forme la plus céleste à travers son œuvre qui ne ressemble à aucune autre. Impalpable et mouvante, elle tient du land art avec la nature sublimée, de l'op art (art optique) par ses lois précises et surtout du slow art par sa diffusion tranquille. Fils d'une quaker, dont il a absorbé les principes concrets et l'art sacré de l'immatériel, et d'un ingénieur en aéronautique d'origine française, cet esprit scientifique, pilote breveté à l'âge de 16 ans, fut objecteur de conscience pendant la guerre du Vietnam, emprisonné comme tel, puis sauveteur de moines bouddhistes d'un Tibet sous la férule chinoise. Depuis, des rumeurs d'enrôlement dans le contre-espionnage américain le suivent.

Espaces immersifs

Dans *Passageways*, le film de vingt-

six minutes que lui consacra la Française Carine Asscher en 1995, c'est un homme dans la force de l'âge qui regarde la caméra sans ciller. Il cite Antoine de Saint-Exupéry, les cieux évoqués dans *Vol de nuit* et la planète solitaire du *Petit Prince*. Il a la netteté absolue du volontaire qui s'est imposé à tous en maître de l'aube et du crépuscule. Le Musée d'arts de Nantes a eu la bonne idée de convier ses visiteurs, chaque jeudi soir, chaque samedi et dimanche après-midi, à découvrir en boucle ce film.

James Turrell y explique sa vision d'artiste, ce qu'il recherche dans la lumière du monde et ce qu'il recrée dans ses installations dont l'architecture disparaît, jusqu'à les rendre magiques et surnaturelles. Autour de lui, la beauté sauvage de l'Arizona, territoire des Hopis où seul l'aigle trouve sa juste échelle.

Ce récit d'une odyssée personnelle ouvre bien les portes de son monde et celles de ce royaume intérieur qui s'appelle l'imaginaire. Après avoir rêvé avec James Turrell de grands espaces, de

voyages au fil de l'aube dans les nuées, de volcan privé mué en œuvre d'art – son projet titanesque de *Roden Crater* que le film survole et dont sont exposés ici dessins et maquettes –, on revient au réel. Le Musée d'arts de Nantes esquisse une « minirétrospective » en trois actes. De la légendaire plongée dans la couleur à la représentation plastique d'un phénomène spatial sur le papier. Autour du patio étincelant, sont accrochées *First Light* (1989-1990) et *Still Light* (1990-1991), deux séries de gravures issues de ses *Projection Pieces* réalisées à partir de 1965 dans son atelier historique, le Mendota Hotel de Santa Monica. Ce miracle de l'art repose sur le calcul et l'observation, l'intuition et l'hypersensibilité.

« James Turrell. It Becomes Your Experience », promet le titre de l'exposition et la signalétique. Deux « espaces immersifs » ont cette mission, grâce au soutien de la galeriste Almine Rech et de la Fundacion Almine y Bernard Ruiz-Picasso de Malaga. Le plus imposant, *Cherry* (1998), est ardent comme il se doit. Pour des raisons de sécurité et de flux, le couloir noir d'encre des installations de James Turrell s'allume ici au fil des pas, guidant le visiteur comme dans un parking sombre. On y perd en mystère et en progression hasardeuse, même si le rougeoiement promis reste superbe. Dans *Awakening* (2006), la fusion des couleurs qui bouillonnent comme de la lave opère son mouvement de vagues cosmiques, même si deux spots intempêtifs altèrent sa magie. Le James Turrell « larger than life », c'est d'abord en Arizona. ■

« James Turrell. It Becomes Your Experience », Musée d'arts de Nantes (44), jusqu'au 2 septembre.

